

Article

« Premières découvertes en littérature de jeunesse angolaise et mozambicaine »

Cláudia Sousa Pereira

Études littéraires africaines, n° 20, 2005, p. 15-18.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/1041344ar>

DOI: 10.7202/1041344ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

L'enfant et le varan, Maty Thioune, éditions Per Ankh

La fille du pharaon noir, Fatou Diagne Sow, Falia

Le procès du rat, Mbissane Ngom Kossan, éditions des écoles nouvelles africaines (Eena)

Gayki, le petit enfant du Sine (contes des tropiques), Théodore Ndok Ndiaye

Jeouons comme autrefois, Ibrahima Kébé Kossan, Eena

L'infirmière danseuse, Marguerite Noëla Thiam

PREMIÈRES DÉCOUVERTES EN LITTÉRATURE DE JEUNESSE ANGOLAISE ET MOZAMBICAINE

Il y a environ deux ans, je comptais pouvoir faire mes premières systématisations sur les éditions de jeunesse africaines lusophones : connaître les auteurs et les œuvres, savoir si leurs livres étaient beaucoup vendus et lus, deviner ce qu'en pensaient les lecteurs, bref, quel était le circuit de ces livres pour les plus jeunes. Quelques mois après, j'ai pu constater que ces plans reflétaient l'ingénuité d'un chercheur sur un nouveau "terrain". Ce que j'écris aujourd'hui sera donc surtout une espèce de "récit de voyage" à travers ce monde qui, pour un chercheur en littérature de jeunesse portugais résidant à Évora, petite ville universitaire du Sud du Portugal, s'est révélé un monde énigmatique. Aussi difficile à pénétrer que l'est aujourd'hui pour un quelconque lecteur européen plus jeune le monde de la littérature africaine lusophone. Ma démarche s'insère dans un projet de recherche plus vaste, à réaliser dans le cadre du *Centre Interdisciplinaire d'Histoire, Cultures et Sociétés* de l'Université d'Évora (CIDEHUS-UE), dans le contexte des travaux du NESAs (Núcleo de Estudos sobre África) de ce centre¹.

J'ai commencé par essayer de constituer un *corpus* en cherchant dans les bibliothèques et les librairies. Le résultat a été décourageant. Il n'y avait comme maisons d'édition africaines que Nzila et Chá de Caxinde. J'ai essayé d'établir des premiers contacts avec des institutions liées soit aux livres, soit à la langue portugaise et les réponses renvoyaient toujours aux uns et aux autres. Un peu découragée, j'ai cherché du côté d'une partie de ma famille qui vit encore au Mozambique. Aujourd'hui, j'attends toujours leur réponse. Un collègue m'a rapporté d'un séjour à Luanda les quatre exemplaires que je possède. Mais ce *corpus* était loin de me permettre de faire sérieusement une première systématisation ! Je pourrais peut-être parler de tendances angolaises, mais l'Afrique lusophone est bien plus vaste et il y a probablement d'autres maisons d'édition qui publient aujourd'hui au Mozambique, au Cap-Vert, en Guinée-Bissau, des livres pour enfants.

J'ai fait appel alors aux nouvelles technologies de recherche (je le dis avec ironie, bien sûr !) et j'ai cherché paresseusement sur Internet.

¹ Informations à consulter sur le site : www.cidehus.uevora.pt

Miracle ? Non, je n'ai pas trouvé non plus de livres ni d'auteurs dont je n'avais pas déjà entendu parler... Mais j'ai trouvé la transcription d'un programme de radio appelé Maka (déjà *off line* au moment où je rédige ces lignes), qui m'a fait me sentir moins seule dans ma désillusion. C'était un texte de 2001 de l'écrivain Cremilde de Lima, intitulé "Brève réflexion sur la littérature pour enfants angolaise". On pouvait y lire ceci :

Pour rendre effective et réelle, palpable et concrète la connaissance de la littérature, il est absolument nécessaire que les livres soient édités et réédités, vendus à des prix accessibles, ce qui présume des librairies avec des stocks renouvelables, des bibliothèques et des mini bibliothèques où les enfants puissent avoir accès aux livres et à une lecture guidée. (...) : - *E Nas Florestas os Bichos Falaram*, Maria Eugénia Neto/1972 - *As Aventuras de Ngunga* - Pepetela/1972 - *A Caixa* - Manuel Rui Monteiro/1977 - *As Nossas Mãos Constroem a Liberdade et A Formação de Uma Estrela e Outras Histórias na Terra* - Maria Eugénia Neto/1979.

La plupart des œuvres qui constituent notre catalogue n'a pas été rééditée et est méconnue du public lecteur. Plus récemment, on a réédité des livres de Lito Silva, de Celestina Fernandes et de Cremilde de Lima. Je présente les titres d'œuvres dont j'aimerais savoir si ces livres sont connus des participants de ce "Maka" : *A Filha do Soba*, *O tambarino dourado*, *Missanga e o Sapupo*, *Dinora e o Rouba Sorrisos*, *Uma Viagem pelo Mundo da Fantasia*. Les livres *A Canção Mágica* de John Bella et *O Barquinho de Fuxi* de Cremilda de Lima ont été édités cette année. (...) On voit donc que nous avons besoin de placer des livres dans les librairies... Sans parler des œuvres qui sont livrées aux éditeurs et d'autres œuvres souhaitant sortir des tiroirs...

J'ai décidé de regarder de plus près le matériel réuni et j'ai essayé de faire quelques systématisations. Après avoir réfléchi un peu, j'ai découvert que j'étais contre ces systématisations qui survolent les textes, en oubliant que chacun d'eux est un texte littéraire qui mérite une attention spéciale. On systématise pour mieux étudier, c'est vrai, mais il faut d'abord bien connaître les objets systématisés. Cette conclusion m'a donné, après tout, un peu de joie : ils méritaient, chacun de ces livres, une étude particulière. Dans presque tous les textes, j'ai trouvé des mots dont je méconnaissais le sens, mais cette ignorance, fruit du choc naturel entre cultures, peut se résoudre avec le glossaire que chaque éditeur a gentiment ajouté à la fin de chaque livre. Tous les textes me rappelaient des histoires de la littérature traditionnelle orale. Histoires étiologiques et sagesses anciennes transmises aux enfants curieux, par exemple. Mais il me semblait qu'il était trop tôt pour ces conclusions trop simplistes. Ce *corpus* littéraire destiné aux enfants africains devait encore grandir pour que je puisse en découvrir plus de secrets.

Néanmoins, de mon étagère, deux chats - un angolais, l'autre mozambicain - me lançaient des regards séducteurs. C'étaient deux œuvres

publiées pour être vendues non seulement à des enfants africains, mais à des enfants qui comprennent le portugais. Un portugais différent c'est sûr, mais différent parce qu'il est parlé en Afrique ? Ou différent parce qu'il est littéraire ?

Le premier était le Chat Damala ("Delavalise"), l'autre Pintalgato. Le Chat Damala de *As Sete Vidas de Um Gato (Les Sept Vies d'un Chat)* de Dario de Melo a été lauréat d'un prix en 1998 et réédité en 2002 avec les illustrations de la mozambicaine Carla Pott dans la maison d'édition angolaise Nzila, en partenariat avec l'éditeur portugais Caminho. Pintalgato, de *O Gato e o Escuro (Le Chat et le Noir)*² écrit par Mia Couto en 2001, a été illustré par Danuta Wojciechowska, et est publié aussi par Caminho.

Le Chat Damala est un vieux chat qui, comme le nom l'indique, transporte des bagages qui prouvent sa condition de chat vif, plein d'expérience, qui a vu du pays, qui vit déjà sa septième vie et se présente au vendeur d'histoires comme candidat à un emploi de raconteur, quand celui-ci se voit confronté à une imperfection dans son stock. Et le narrateur/vendeur d'histoires passe la langue... au Chat Damala. Il va dérouler l'histoire de sa (ses) vie (s), un parcours qui le rendra de plus en plus astucieux. Les épisodes s'entrelacent les uns aux autres, chaque fin de chapitre aiguisant l'appétit du lecteur/auditeur pour le chapitre suivant. Le Chat Damala raconte comment, au début, il était le Chat Rouge (bien sûr, puisqu'il s'agissait bien de revendiquer le droit à un emploi !), ensuite le Chat Chasseur, le Mange-et-Dort, le Bottes-Rompues, le Chat du Roi et, finalement, le Chat Damala. Un chat qui a appris en vivant dans son corps, sentant dans sa peau les difficultés de la vie, les ruses du savoir-vivre. Un chat qui se retrouve avec plusieurs personnages éternels, connus des histoires anciennes, et qui ont une relation, quelle qu'elle soit, avec des chats.

Par contre, le chat Pintalgato est encore un petit chat quand débute son aventure à la rencontre du "grand Noir", ce côté interdit que même la mère semble, au début, craindre un peu. La peur enfantine du noir se perd dans ce voyage onirique dans lequel un chat jaune se voit transformé en chat noir à cause de sa peur. Ces accès de panique se passent dans un rêve (ou plutôt un cauchemar), quand Pintalgato trouve le Noir lui-même triste "s'effondrant" en larmes, et sa propre mère qui apparaît pour l'arracher à cette tristesse. Dans le rêve, Pintalgato et le Noir deviennent des rivaux de l'amour de la mère, puisque le Noir, Pintalgato l'a bien remarqué, vit aussi dans le fond de ses yeux !

Il est tentant de regarder ce chat de couleur jaune et ce Noir triste comme une confrontation de produits culturels différents : le Moi blanc, l'Autre noir. Pas du tout, à mon avis... La langue et l'imagination poé-

² Titre sous lequel il a été publié en France par les éditions Chandeigne, coll. Petite Lusitane, 2003, illustrations de Stanislas Bouvier (NDLR).

tique de Mía Couto ne s'arrêtent pas à ces questions de couleur ! Ce dont il s'agit ici, c'est de l'Amour... et de la Jalousie, ce côté noir qui lui est associé. Cette incursion de Mía Couto dans l'écriture pour enfants nous révèle son indiscutable créativité et son savoir sur la dimension du monde et sur des questions réellement universelles. La différence de la couleur de la peau est, dans la tête des enfants, un petit grain de poussière qui n'arrive même pas à être un problème quand il est affronté à la nécessité d'une confirmation de l'Amour maternel, à l'envie d'être le seul à être le "bien aimé". Cet Amour, même inconditionnel, quand on grandit dans une "couverte" (et on découvre que l'Autre aussi existe) que l'on cherche incessamment pour qu'on grandisse aussi dans la certitude de la réciprocité. C'est de cet Amour légitimement égoïste de l'enfant pour la mère, menacé par un Autre, qu'il soit imaginé ou rêvé, dont le texte de Mía Couto nous parle. A la limite, nous pourrions tomber dans la tentation de l'analyse œdipienne, mais le mot et l'image poétique nous amènent plus loin : à la fonction esthétique de la poésie, à l'expérience du mot créatif qui nous unit les uns aux autres, nous qui partageons ces mêmes sentiments évoqués par ce même mot.

C'est cette qualité des textes de Dario de Melo et de Mía Couto que j'espère continuer à trouver dans les livres africains pour enfants... Mais, il faut qu'ils arrivent aux mains des chercheurs, et que les chercheurs en soient dignes également !

■ Cláudia SOUSA PEREIRA
Université d'Evora (Portugal)

Bibliographie

- Couto, Mía, *O Gato e o Escuro*, Caminho, Lisbonne, 2001. Traduction : *Le Chat et le Noir*, Éditions Chandeigne, Paris, 2003.
Melo, Dario de, *As Sete Vidas de Um Gato*, Nzila, Luanda, 2002.